

Merleau-Ponty
**De la perception à l'œuvre de culture :
l'itinéraire philosophique de Merleau-Ponty**

Pascal Dupond

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

La perception est pour Merleau-Ponty¹ notre ouverture, notre initiation au monde et à l'être, elle est une lumière naturelle à laquelle le monde apparaît comme une sorte d'unité de l'être et du sens.

¹ Les textes cités sont les suivants

EP = *Eloge de la philosophie* (Gallimard, Idées NRF)

MBN = Manuscrits déposés à la Bibliothèque nationale de France (le numéro du microfilm est en chiffres romains, le numéro de la page en chiffres arabes)

Nat = *La Nature, Notes, Cours du Collège de France* (Seuil, 1995)

P = *Le Primat de la perception et ses conséquences philosophiques* (Cynara, 1989)

PM = *La Prose du monde* (Gallimard, Tel)

PP = *Phénoménologie de la perception* (Gallimard, Tel)

RC = *Résumés de cours – Collège de France, 1952-1960* (Gallimard, Tel)

S = *Signes* (Gallimard, 1960)

SC = *La Structure du comportement* (PUF, édition Quadrige)

VI = *Le Visible et l'invisible* (Gallimard, Tel)

Cette unité de l'être et du sens est à la fois impérieuse, irrécusable, mais elle est aussi, dans le même temps, ouverte, présomptive, toujours en attente de sa confirmation : le monde, selon le mot de Malebranche, est un « ouvrage inachevé ». Et une vie humaine n'est peut-être rien d'autre que « l'acte même par lequel nous reprenons ce monde inachevé pour essayer de le totaliser et de le penser »².

Cela peut se faire de deux façons

On peut chercher à le totaliser et à le penser en s'affranchissant, autant que possible, de sa donation originnaire dans la sensibilité. C'est la tentation « métaphysique » par excellence : le monde ne s'éclaire, l'esprit ne se trouve qu'en s'arrachant à l'opacité du sensible.

On peut, à l'inverse, chercher à totaliser et à penser le monde en restant au plus près de sa donation originnaire dans la sensibilité. Telle est la voie de l'art. Quand le peintre « pense en peinture », il peut dire, comme Cézanne : « le paysage se pense en moi et je suis sa conscience ».

Merleau-Ponty a estimé que ce qui est vrai de l'art l'est de toute œuvre de culture. L'existence, dit-il, « transforme le berceau du sensible sans le quitter »³. Toute œuvre de culture cherche à penser, à exprimer le logos esthétique du monde, et demeure donc en dette, dans une dette infinie, envers la sensibilité.

Et la philosophie n'y fait pas exception « ... toutes les grandes philosophies, écrit Merleau-Ponty, se reconnaissent à leur effort pour penser l'esprit *et sa dépendance*, - les idées *et leur mouvement*, l'entendement *et la sensibilité*... »⁴.

Que signifie, pour la philosophie, être fidèle à la donation originnaire, sensible, du monde ?

Pour Merleau-Ponty, cela signifie que la philosophie a deux tâches.

La première est de saisir dans des concepts justes le primat de la perception. C'est le travail que Merleau-Ponty accomplit dans ses deux premiers livres et dont il rassemble les acquis dans sa conférence de 1946 à la Société française de philosophie. Il y précise en quel sens (non empiriste) on doit entendre ce primat :

« Nous appelons primordiale cette couche d'expérience pour signifier, non pas que tout le reste en dérive par voie de transformation ou d'évolution (nous avons dit expressément que l'homme perçoit comme aucun animal ne le fait), mais en ce sens qu'elle révèle les données permanentes du problème que la culture cherche à résoudre ».

Le problème que la culture cherche à résoudre, c'est le problème de l'inachèvement du monde : nous sommes à la croisée du sens et du non sens, de la vérité et de la non vérité ; et l'être de culture cherche toujours à conduire plus loin le sens et la vérité.

La seconde tâche est de comprendre comment l'être de culture conduit plus loin le sens et la vérité. C'est le travail que Merleau-Ponty entreprend au début des années 50.

Et ce que l'on voit, au moment où cette tâche se précise, c'est, non pas une remise en question du primat de la perception, mais plutôt une remise en question des concepts mis en œuvre dans les deux premiers livres pour penser le primat de la perception. La réflexion sur l'être de culture, sur la naissance et l'histoire de l'être de culture, rend problématique, intenable, même, l'espace conceptuel que proposaient *La structure du comportement* et la *Phénoménologie de la perception*. Merleau-Ponty comprend de plus en plus clairement que les deux premiers livres ont cherché à penser le primat de la perception - la donation originnairement sensible du monde - dans des concepts issus d'une tradition qui refusait le

2 PP XV.

3 P 68 ; Merleau-Ponty parle aussi du « mouvement par lequel l'existence reprend à son compte et transforme une situation de fait » (PP 197).

4 S 124.

primat du sensible ou lui donnait une signification factuelle ou empirique [« ... nous avons été enfants avant que d'être hommes... »] et non pas transcendante.

Le travail sur l'être de culture va donc exiger une inflexion de la pensée, le passage d'une pensée qui reste encore soumise au *cogito* à une pensée de l'Être vertical et du *logos*.

I. Le retour à la perception

Il y a deux façons de comprendre la connaissance des choses : soit on pense que, pour les connaître, on doit « en être » - c'est une formule bergsonienne citée dans la leçon inaugurale au Collège de France⁵ : « Les forces qui travaillent en toutes choses, nous les sentons en nous ; quelle que soit l'essence intime de ce qui est et de ce qui se fait, nous en sommes » - soit on pense, à l'inverse que, pour les connaître, on ne doit pas « en être », on doit, d'une façon ou d'une autre, s'en séparer, s'en distancier.

Ne pas en être, pour les connaître, c'est la posture initiée par la *ratio* moderne, Descartes en tête, contre la sensibilité.

Descartes, Merleau-Ponty le montre, ne peut pas se passer d'une « ontologie de l'existant » (dont le foyer est l'union de l'âme et du corps), mais tout son effort philosophique va à édifier une « ontologie de l'entendement », fondement de la connaissance de la nature, de la rationalité scientifique et technique.

Cette ontologie de l'entendement disqualifie la sensibilité ; la sensibilité nous unit à ce qui apparaît en elle, alors que l'entendement - c'est pour ainsi dire son acte de naissance - établit une fracture ontologique entre le sujet connaissant et l'objet connu.

L'entendement cartésien est, disent les inédits, une « pensée qui recule jusqu'au néant pour voir (lumière naturelle) »⁶ ; c'est « une pensée qui pratique méthode de purification, qui défait communion »⁷, c'est-à-dire la communion sensible entre le monde et nous.

La philosophie moderne sépare ainsi « la pensée qui recule jusqu'au néant pour voir » - pure pensée, acte d'un sujet qui est pure intériorité ou pure liberté - et ce que cette pensée voit, ce que ce sujet voit, quand il recule ainsi jusqu'au néant, c'est-à-dire un pur objet, un objet qui est pure extériorité et pure nécessité.

D'où le mécanisme : « le mécanisme est un effort pour réduire le monde en pur objet, pour dire ce qui est en soi, pour nous dégager des communions que les sens et l'imagination organisent entre lui et nous » (*MBN VI*, 40)

La philosophie moderne est donc une pensée qui établit des « bifurcations » : elle sépare l'esprit et la nature ou le *pour soi* et *l'en soi*, elle sépare aussi la sensibilité qui brouille la différence entre le pour soi et l'en soi et l'entendement qui l'établit et l'affirme comme absolument nécessaire à la connaissance de la vérité.

Or ces bifurcations sont devenues pour nous aujourd'hui problématiques.

D'abord elles séparent l'homme de lui-même, elles le divisent en deux parts : l'une est appelée raison, esprit, lumière naturelle, pensée constituante, sujet transcendantal – Merleau-

⁵ Leçon inaugurale au Collège de France, in *Eloge de la philosophie*, Gallimard, Idées NRF, p. 23. Merleau-Ponty cite *La pensée et le mouvant*, PUF, 1998, p. 137 : « Les forces qui travaillent en toutes choses, nous les sentons en nous ; quelle que soit l'essence intime de ce qui est et de ce qui se fait, nous en sommes. Descendons alors à l'intérieur de nous-mêmes : plus profond sera le point que nous aurons touché, plus forte sera la poussée qui nous renverra à la surface. L'intuition philosophique est ce contact, la philosophie est cet élan ».

⁶ *MBN VI*, 71; voir aussi *MBN VI*, 82 « L'esprit pur et attentif, qui recule jusqu'au néant pour voir, qui définit l'être par son être-posé ».

⁷ *MBN XVI*, 6. L'entendement cartésien est une pensée qui « saisit les essences, saisit les "objets de pensée" et ne s'arrête qu'à l'objet purement objet ». L'entendement construit ainsi une « philosophie de la signification », qui se propose d'*éclaircir* le sens de ce que nous appelons nature, et qui identifie notre concept clair et distinct de la nature à *l'en soi* : « sens et en soi synonymes » (*MBN VI*, 99).

Ponty dit aussi, en pensant à Spinoza – *nature naturante* ; l'autre coïncide avec le corps, la sensibilité, la perception et tout ce qui relève de la facticité de l'existence ou de la *nature naturée*.

L'unité de l'homme est perdue.

Et quand elle est rétablie, c'est par violence : par la violence que l'un des deux termes exerce sur l'autre

Le naturalisme ou l'objectivisme ignore la lumière naturelle ou la nature naturante ; il ne connaît les choses et l'homme même qu'en qualité de fait empirique ou de nature naturée ; il naturalise la pensée et l'existence humaines en les réduisant à un événement d'univers que l'on doit pouvoir, comme les autres, étudier objectivement ; mais la pensée, l'existence sont alors privées de liberté, elles ne *se font* pas, elles *sont faites* par le jeu de la causalité naturelle, elles sont soustraites à leur effectuation, et le phénomène de la vérité est incompréhensible.

La philosophie transcendantale objecte au naturalisme que, s'il y a vérité (comme le naturalisme lui-même le reconnaît), la pensée doit être comprise comme capable de *s'effectuer* elle-même librement, comme agir, comme pouvoir constituant ou transcendantal. Mais ce pouvoir transcendantal est détaché de la facticité de l'existence, qui devient un *objet* sous le regard d'un sujet purement intellectuel ou d'un *kosmotheoros*. Nous en avons le témoignage chez Kant :

« Je suis conscient de moi-même, est une pensée qui contient déjà un double moi, le moi comme sujet et le moi comme objet. Comment il est possible que moi, le *je pense*, je sois pour moi-même un objet (de l'intuition) et qu'ainsi je puisse me distinguer de moi-même, voilà qui est absolument impossible à expliquer, bien que ce soit un fait (Factum) indubitable ; mais cela révèle un pouvoir à ce point élevé au-dessus de toute intuition sensible qu'il entraîne, en tant que fondement de la possibilité d'un entendement, la complète distinction d'avec tout animal auquel nous n'avons pas motif à attribuer un pouvoir de se dire : *Je* à soi-même, et qu'il transparaisse dans une infinité de représentations et de concepts spontanément formés <selbstgemachten>. Mais on ne veut pas soutenir par là qu'il y a une personnalité double ; seul le Moi, qui pense et intuitionne, est la personne, alors que le Moi de l'objet qui est intuitionné par moi, est, tout comme les autres objets hors de moi, la chose ».

Du moi pris dans le premier sens (du sujet de l'aperception) du Moi logique, comme représentation a priori, on ne peut connaître absolument rien de plus concernant l'être qu'il est et la nature qu'il a ; il est comparable au substantiel <das Substantiale> qui demeure lorsque que j'ai écarté tous les accidents qui lui sont inhérents, mais qu'il est absolument impossible de connaître plus avant puisque les accidents étaient justement ce qui me permettait de connaître sa nature »⁸.

D'un côté comme de l'autre, l'union de la lumière et de la facticité, de l'entendement et de la sensibilité, est incompréhensible.

Ensuite, second point, les bifurcations de la philosophie moderne sont contredites par la culture d'aujourd'hui, non seulement dans le domaine de l'art, mais aussi dans celui de la rationalité scientifique. La science au travail conteste les divisions héritées de la pensée classique, sans parvenir pourtant à s'en détacher. Merleau-Ponty écrit dans une note inédite :

« Les sciences, quand leur propre développement les ramène confusément aux questions ontologiques, ne peuvent que recourir aux catégories de la tradition, elles réintroduisent les notions opératoires auxquelles la recherche les avait conduites dans un langage traditionnel qui ne les recouvre pas. On reconvertit en objet ou en sujet l'être microphysique, la régulation en entéléchie ou en hormone, le comportement en psyché ou en mécanisme, mais le lecteur sent bien que le cœur n'y est pas, et d'ordinaire, les savants emploient côte à côte les deux langages, en

⁸ Kant, *Progrès de la métaphysique*, Vrin, 1990, p. 23.

ajoutant seulement un point d'interrogation, parce qu'ils ne se fient vraiment à aucun des deux [...]»⁹.

Les sciences ont donc la sourde conscience de manquer des concepts ontologiques correspondant à leur travail effectif. Ce manque n'affecte pas la science en tant que pensée opératoire, elle l'affecte en tant que pratique rationnelle intelligible à elle-même.

L'exigence de rationalité et de responsabilité que nous avons héritée des Grecs demeure ainsi inaccomplie : l'homme domine la nature (ou tente de la dominer) mais ne se comprend plus lui-même et perd ainsi la capacité d'être responsable de son être et de son agir.

Le projet de Merleau-Ponty est de rendre à l'homme l'intelligibilité de ce qu'il est et de ce qu'il fait en surmontant les bifurcations de la pensée et de la science classique. Son souci est réunir, de réconcilier le naturant et le nature, le sujet transcendantal et la facticité de l'existence. Et il pense que la seule voie possible pour cette réconciliation est le retour à la perception, à la donation sensible originaire. Comme il le dit dans la *Phénoménologie de la perception*,

« le premier acte philosophique serait de revenir au monde vécu en deçà du monde objectif [...], de rendre à la chose sa physionomie concrète [...], à la subjectivité son inhérence historique, de retrouver les phénomènes, la couche d'expérience vivante à travers laquelle autrui et les choses nous sont d'abord donnés [...] de réveiller la perception et déjouer la ruse par laquelle elle se laisse oublier comme fait et comme perception au profit de l'objet qu'elle nous livre et de la tradition rationnelle qu'elle fonde »¹⁰.

Merleau-Ponty nous met ainsi dans une situation paradoxale. Les modernes pensaient devoir se détacher de la sensibilité et du monde sensible pour accéder à la vérité par la raison. Cette connaissance rationnelle a produit un irrationnel de second degré en rendant l'homme inintelligible à lui-même en son être et son agir. Va-t-on remédier à cette situation en revenant aux antinomies de la foi perceptive ? Va-t-on appeler l'irrationnel au secours de la raison ?

Merleau-Ponty répond : quelles que soient les antinomies qui lui sont attribuées, la foi perceptive est la donation originaire de l'être et du sens ; et cette donation originaire, nous ne pouvons et ne pourrions jamais l'abandonner : le rationnel lui-même n'est intelligible à soi que rapporté à cet originaire sensible.

Il est donc nécessaire de revenir à la perception et de préciser ce qu'elle nous apprend des choses et du monde quand nous reconnaissons que nous *en sommes*.

En raison de sa nature intentionnelle, la perception peut être abordée sous l'angle noématique (l'objet perçu) et sous l'angle noétique (le sujet percevant).

La structure du comportement étudie la perception sous l'angle noématique, la *Phénoménologie de la perception* sous l'angle noétique. Les deux orientations sont complémentaires : *La structure du comportement* nous invite à reconnaître qu'il n'y a pas d'objet de science qui ne soit fondé sur une structure perçue ; la *Phénoménologie de la perception* nous apprend que le sujet connaissant en quête d'objectivité, d'universalité, de vérité s'établit sur les pouvoirs d'un corps phénoménal qui est indivisiblement perception et motricité, existence charnelle et temporelle.

Considérons d'abord l'angle noématique

1/ *La structure du comportement* nous rappelle que les objets de science sont fondés sur des formes ou des structures perçues.

Ce retour aux formes perçues ne nous offre pas seulement une *préhistoire* de la connaissance, il se fait aussi au bénéfice de la connaissance : il contribue à donner à la connaissance une intelligence juste de son objet ; la perception n'est pas une première

9 MBN VI, 54.

10 PP 69.

découverte, naïve, de l'objet, précédant sa connaissance proprement dite, elle est l'origine permanente et l'enracinement de toute connaissance : « la référence à un donné sensible ou historique n'est pas une imperfection provisoire, elle est essentielle à la connaissance physique » (SC 157)

Ce donné sensible ou historique, c'est une forme. Qu'est-ce qu'une forme ?

Une forme n'est pas une chose, une réalité physique, un être de nature étalé dans l'espace, un « être en soi » :

« Que finalement la forme ne puisse pas être définie en termes de réalité, mais en termes de connaissance, comme une chose du monde physique, mais comme un ensemble perçu, Kœhler le reconnaît implicitement quand il écrit que l'ordre dans une forme "repose [...] sur ceci que chaque événement local, pourrait-on presque dire, "connaît dynamiquement" les autres". Ce n'est pas un hasard si, pour exprimer cette présence de chaque moment à tous les autres, Kœhler rencontre le terme de connaissance. Une unité de ce type ne peut être trouvée que dans un objet de connaissance. Prise comme un être de nature existant dans l'espace, la forme serait toujours dispersée en plusieurs lieux, distribuée en événements locaux, même si ces événements s'entredéterminent ; dire qu'elle ne souffre pas cette division revient à dire qu'elle n'est pas étalée dans l'espace, qu'elle n'existe pas à la manière d'une chose, qu'elle est l'idée sous laquelle se rassemble et se résume ce qui se passe en plusieurs lieux. Cette unité est celle des objets perçus » (SC 155-156).

Il n'y a pas de « forme en soi », qui, avec la venue d'un observateur, deviendrait « forme pour nous » ; toute forme est « forme pour nous » ; il appartient à son sens d'être d'exister *pour* une conscience, et plus précisément pour une conscience sensible ; elle est inséparable d'une perception.

De cette forme, la pensée rationnelle s'empare, pour en faire un objet de science. En son parti d'objectivité, elle cherche à démêler le subjectif et l'objectif. Et ce qui est obtenu à travers cette purification passe pour être « la chose même », la « chose vraie ».

Or la « chose vraie », objecte Merleau-Ponty, c'est d'abord la forme perçue.

Il ne s'agit pas de disqualifier les connaissances obtenues par objectivation et analyse de la forme initiale ; il s'agit de montrer que ces connaissances perdent leur sens si elles sont séparées de leur racine sensible.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr